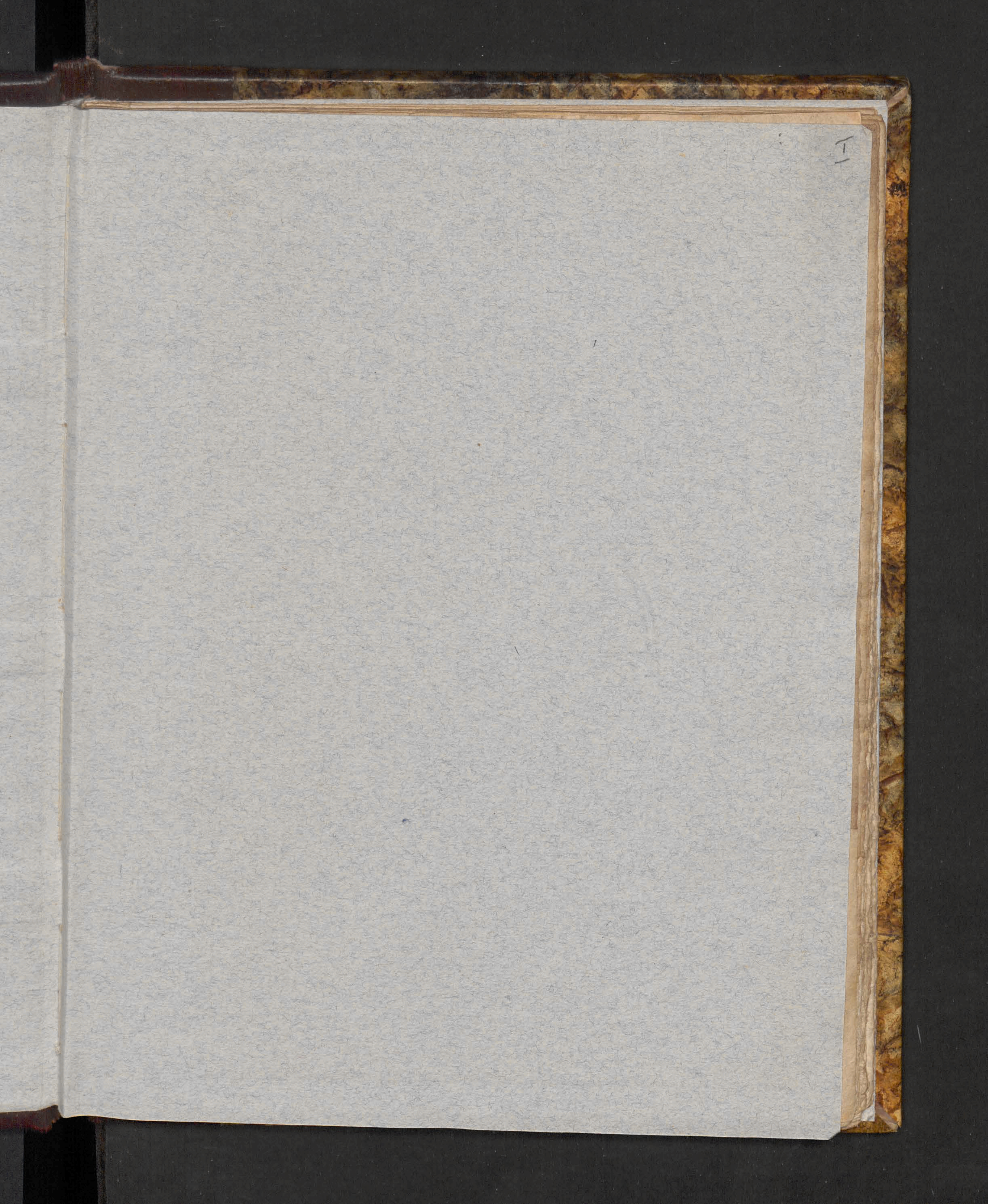


Apr. R. Jahoda w r. 1953.


I

Projets d'Amélioration
pour
L'Education de M.e M.les Candidats
dans
L'Université de Cracovie.

I.

Indication de quelques Moyens pour l'amélioration de l'Education morale et Littéraire de MM. les Candidats dans l'Université de Cracovie.

Les plus beaux et les plus grands Projets sont aussi les plus difficiles a executer; Celui de la Reforme de l'Université de Cracovie et de l'Education nationale est, sans contredit, de cette Nature; ainsi l'on ne doit pas être surpris que l'on ne soit pas encore parvenu dans l'Execution d'un projet si grand et si vaste, au point de Maturité et de perfection que l'on en peut –

espérer, avec le Temps./.

On y rencontre des Obstacles; mais où n'en trouve-t-on pas? il y en a plus ou moins, dans tous les projets humains; et c'est malheureusement le sort des meilleurs d'être le plus traversés, et le plus contredits.

C'est pourquoi il seroit, selon moi, du devoir de chacun de ceux que l'exécution d'un projet intéresse plus spécialement de travailler à en lever totalement les Obstacles, ou du moins à en diminuer le nombre, autant qu'il est possible. Aussi est-ce dans cette persuasion que j'ai formé le plan d'une Série, avec intérêt aux moyens qui pourraient améliorer l'Education littéraire et morale de M.M. les Candidats de l'Université de Cracovie, qui doivent un jour servir de modèles aux autres Professeurs, et sur lesquels semblent particulièrement se reposer les plus belles Espérances de l'Illustre Commission. J'indiquerai donc ici, sans prétention, sans égoïsme, mais avec candeur et franchise, les moyens qui-

dans

dans ce moment, me paroissent les plus propres à l'amélioration dont il est ici question; sauf à les rectifier, dans la suite, à y en ajouter, ou substituer d'autres, s'il en est besoin./

Moyens d'Amélioration pour L'Education Litteraire de M.M. Les Candidats et de tous les Etudians, dans Les hautes Ecoles./

L'Education Litteraire a pour objet la Culture de l'Esprit; L'Education morale n'en a point d'autre que la formation du Coeur.

Or Les moyens que je crois, dans les Circonstances actuelles, les plus propres à l'amélioration de la première, sont les suivans 1°

1er Moyen.

L'Augmentation du Nombre des Etudians.

Les écoles les plus nombreuses sont ordinairement les plus florissantes; les talens s'y dévelopent plus rapidement, parceque L'amour propre y a plus d'aiguillons. Les Professeurs y ont naturellemt. plus de zèle et d'activité; et les disciples plus d'ardeur et d'application, pour peu qu'ils soient sensibles à la gloire; mais quand les écoles sont vuides, et pour ainsi dire dépeuplées, l'émulation y languit, et les talens y meurent presque dès leur naissance. Depuis mon entrée dans L'université de Cracovie, je n'ai pas remarqué sans peine, le petit nombre des Etudians et j'ai toujours désiré que l'on songeât aux moyens de l'augmenter, puisqu'il en résulteroit les plus grands avantages.

Je sçais que ce mal provient de plusieurs Causes ; La situation de L'Université sur les frontières du royaume ; la défense faite aux sujets de L'Empereur d'y venir étudier, Enfin la prévention de la Noblesse contre le nouveau systeme d'Education ont sans doute, contribué beaucoup à dépeupler Les Ecoles de L'Université ; Les deux premiers de ces Inconveniens paroissent malheureusement sans remede ; On peut du moins espérer que le dernier disparoitra tout doucement ; mais en attendant ne pourroit-on pas exiger que tous les Convents, où il y a des Etudes, dans le Palatinat de Cracovie, envoyassent toujours quelques-uns de leurs sujets à L'Université ; ne pourroit-on pas forcer tous les Jeunes Ecclesiastiques du Seminaire Academique à fréquenter toutes les leçons de Théologie ; ce qu'ils ne font pourtant pas ; ne pourroit-on pas faire pour les autres sciences ce que l'on fait pour la Chirurgie et la Medecine ; et engager chaque Ville un peu considérable à faire étudier à Cracovie,

un ou deux de leurs meilleurs sujets, dès qu'ils seroient en état de profiter des Leçons des grandes Ecoles. Il faudroit même que la Ville de Varsovie ne fut pas dispensée de fournir un certain nombre de sujets à l'Université, et deux ou trois au moins, pour chacune des facultés dont elle est composée.

Ne pourroit-on pas engager aussi les Enfans des familles les plus distinguées qui embrassent l'état Ecclesiastique, et qui sont faits pour devenir un jour Evêques et Senateurs, à passer deux ou trois ans, dans l'Université, et s'y faire graduer à la fin de leurs Etudes; ils n'en seroient sûrement que plus capables de remplir les grandes et nobles fonctions, auxquelles la Providence semble les destiner.

Ne pourroit-on pas enfin exiger, selon la reflexion de M. L'Abbé Bossat, que tous ceux qui voudront, un jour, obtenir le Doctorat en droit, Medecine, ou Théologie fissent au moins un an d'Etude, dans l'Université. C'est alors que cette antique et respectable Ecole se ranimeroit tout d'abord; et que les belles idées

de

l'Illustre Commission s'exécutant plus en grand deviendroient aussi de jour en jour, plus intéressantes pour le Public.

La Ville même de Cracovie y gagneroit beaucoup au Concours d'une si belle et si nombreuse jeunesse ; et cette Ville mérite d'autant plus d'attention qu'on en voit dépérir le Comerce d'une maniere sensible, surtout depuis les dernieres prohibitions de l'Empereur. La noblesse de Gallicie n'ose plus rien acheter à Cracovie ; ainsi faire du bien à L'Université, c'est réellement en faire à cette pauvre Ville ; et c'est surtout alors que l'amour des Sciences s'accorderoit à merveilles, avec l'amour de la Patrie./.

II. Moyen.

Le rétablissement des Exercices publics./.

On les a totalement supprimés, dans L'Université, à l'exception des écoles pa-

où ces sortes d'exercices ont lieu, tous les ans à la fin de l'année; on n'avoit d'abord parlé que de les suspendre, pour un temps, dans la vuë de faire mieux ensuite; mais ce Mieux est encore à venir, et la suspension des actes publics en fait de science, en est réellement la suppression, puisque depuis trois ou quatre ans, il n'en a plus du tout été question.

Je sçais que le Public en murmure, que Les Moines en sont scandalisés, et que le Chapitre de Cracovie, après en avoir été choqué lui-même finit par en plaisanter, et en rire à nos dépens. et malheureusement On n'a que trop raison; Car il n'est aucune Université, où l'on ne se fasse un devoir et même un plaisir d'exposer tous les ans, aux yeux du Public, les sujets qui en sont dignes, et qui peuvent faire honneur aux Leçons et aux soins de leurs Maîtres. C'est un moyen d'émulation dont l'efficacité est démontrée par une longue et vieille expérience; aussi y tient on fortement, en France, où l'on fait rendre ces actes publics

aussi utiles qu'agréables et intéressans ; et je suis bien persuadé qu'on ne les supprimeroit pas, quand même on y changeroit la forme de l'Education et de l'Enseignement.

Il seroit donc bien, à mon avis, de rétablir l'usage des Exercices publics de l'Université, si non d'après la forme ancienne, du moins, d'après une nouvelle dont la Commission pourroit nous laisser le choix ; de manière cependant, qu'après avoir établi là dessus quelque chose de bon et de raisonable, il ne fut plus permis d'y rien changer, sans en prévenir l'Illustre Commission, et sans y être autorisé par elle, expressément.

Le rétablissement bien entendu et bien combiné de ces Exercices ne pourroit que faire honneur à l'Université ; On ne diroit plus que c'est par insuffisance, ou par indolence que M.M. Les Professeurs ne veulent plus se montrer au public leurs

Disciples, aux yeux du Public; au contraire, je suis persuadé qu'on seroit forcé de dire qu'ils gagnent à s'y montrer; et qu'ils justifient, par la solidité de leurs talens, et la constance de leurs travaux et de leur zèle, la dignité et l'importance de leur vocation, ainsi que le choix de l'Illustre Commission.

3.eme Moyen.

L'Etablissement
d'une
Chaire de Logique

Dès le commencem.t de la Réforme de l'Université, On s'est généralement plaint de la suppression totale de cette chaire. On a craint qu'elle n'eût des suites peu avantageuses; et l'expérience de 3 ou 4 ans, semble assez justifier cette crainte. On voit par exemple, venir en Théologie, des jeunes gens, qui n'ont pas la moindre connoissance des principes de raisonnement; et qui par

là même
ne sont pas
en état

d'en démêler les détours, les finesses et les défauts ; ce qu'il faut cependant sçavoir un peu, quand il est question de raisonner avec des gens aussi capteux et aussi subtils que les incrédules de nos jours.

J'ai toujours ouï dire qu'une saine logique bien apprise est le fondement d'une bonne théologie, et de toutes les bonnes études que l'on peut faire, selon sa vocation, dans les hautes écoles ; l'art de raisonner est le principe de tout ; sans cela, rien de bon en philosophie, ni en éloquence ; je sçai si il est vrai que ce grand art tient aux heureuses dispositions de la nature ; mais je sçai aussi qu'il est absolument nécessaire de les mettre en action, et d'en échauffer et développer le germe naissant, et c'est ce que l'on fait le mieux du monde dans l'enseignement d'une bonne logique.

On peut m'objecter que tous les arts et toutes les sciences ont leur logique et si

leur—

leur Métaphysique particulière. J'en conviens ; mais qu'est-ce que cela prouve contre la Logique et la Métaphysique générale ?... La théorie d'une Science en gâte-t-elle la pratique ? Or la Logique particulière d'un art quelconque n'est, à proprement parler, que la pratique et l'application des principes qu'on apprend dans la Logique générale. D'ailleurs, si, comme on le dit, une chaire de cette nature étoit un hors-d'oeuvre, et une pure inutilité ; on seroit donc encor bien neuf et bien gauche dans les autres Universités de l'Europe, où l'on se donne toujours la peine d'enseigner les principes de la Logique et de la Métaphysique. Peut-on dire que le Judicieux Abbé de Condillac a perdu son temps, quand il a si bien développé, et perfectionné la Logique et la Métaphysique du célèbre Locke ?... peut-on croire que des principes lumineux et solides, comme ceux de cet habile Métaphysicien, ne seroient d'aucune Utilité

s'ils étoient enseignés par un bon professeur.
Mais, dit-on encore, l'Etude des ma-
-thématiques ne supplée-t-elle pas merveil-
-leusement bien à l'enseignem.t de la Logique,
n'en est-elle pas une des plus excellentes;
J'en suis d'accord; et c'est la plus raisonnable
objection qu'on puisse me faire ici; mais
cette raison n'est bonne que pour ceux qui
suivent les Leçons de Mathématiques, et
pour l'ordinaire les jeunes gens qui se des-
-tinent à d'autres Etudes, à la Théologie
par exemple, et à la Médecine, ne les
fréquentent pas; mais, quand bien même
ceux qui étudient en Mathématique, suivroient
un Cours de Logique, cela leur feroit-il
du mal? seroit-ce un temps perdu, pour eux?
Non certainement, dut-on n'en considérer
l'Etude, que comme un moyen d'exercer
M.M. les Candidats à l'usage de parler
et de raisonner en latin, chose dont ils
ont vraiment besoin, en qualité de Pro-
-fesseurs futurs, et qu'ils ne peuvent ap-

-prendre

ailleurs, puisque toutes les autres Leçons des hautes Ecoles se donnent en Polonais, excepté celles de la Théologie, à laquelle ces Jeunes Messieurs ne paroissent pas se destiner; car jusqu'à présent On n'en voit pas un seul qui ait du goût pour l'Etat ecclesiastique; ce qui prouve, en passant, que quand les Professeurs de Théologie viendront à manquer, il en faudra chercher ailleurs que parmi les Professeurs des Ecoles palatinales et les Candidats; et qu'en conséquence, il faudra aussi prendre des moyens, pour n'être pas pris au dépourvû, à moins que L'université ne consente à voir entrer dans son sein des sujets étrangers, ou tirés des Communautés religieuses. Je ne vois pas d'autre moyen pour prévenir cet inconvénient, que de choisir dans le Séminaire académique quelques-uns des sujets les meilleurs, et

de les attacher à l'université, ainsi que les autres Candidats, avec les mêmes avantages, et les mêmes Espérances./.

4.eme Moyen.

L'Etablissement d'une Chaire de Littérature Latine./.

C'est un Etablissement des plus utiles et des plus nécessaires, pour le progrès des Lettres que celui d'une chaire de cette Espèce, en fait d'Eloquence et de Poésie. On y songe aussi; et les gens de goût ne peuvent qu'applaudir à ce projet. C'est surtout dans une république qu'il convient de bien exercer la jeunesse au beau talent de la parole. L'exemple d'Athènes, et de Rome en fait foi. Les glorieux triomphes de l'Eloquence y ont souvent produit les plus heureux Effets. Mais pour donner les principes de cet art sublime, il faut un homme vraiment Eloquent,

un homme plein de chaleur et de génie, plein de goût et de Jugement ; un homme enfin nourri du suc le plus pur de toutes les productions de la belle Antiquité.

Or un homme de cette trempe est partout assez rare à trouver ; Mais si on le trouvoit heureusement, on ne pourroit trop le considérer ; et la premiere marque de considération qu'il conviendroit d'abord de lui donner seroit de le mettre au niveau des premiers Professeurs de l'Université, et de lui accorder les mêmes honoraires ; sans cela, on courroit risque de n'avoir que des sujets communs et médiocres. Les autres marques de considération seroient d'avoir droit come les autres, aux honneurs et dignités de L'Université, et de jouir, en tout, des mêmes prérogatives que chacun de ses Membres.

Quant au choix de ce Professeur d'Eloquence ; Voici, ce que j'imaginerois, pour y réussir ; come L'Université n'est pas encore bien riche, en Sujets, il ne faudroit

pas –

pas, ce me semble, de faire un scrupule d'en chercher un, ailleurs que parmi nous; et de donner la préférence à celui qui seroit pour ainsi dire nommé par la voix publique, fut-il piariste, Dominicain ou recolet, &c. et la raison sur laquelle je me fonde, c'est que quand il est question du bien public, il faut quelquefois savoir lui sacrifier les petites convenances particulières qui peuvent en retarder l'avancement; il seroit sans doute, à souhaiter qu'après le choix d'un Professeur quelconque, on eut le plaisir d'entendre dire: on ne pouvoit pas mieux choisir!

Ou bien si l'on n'en croyoit pas assez à la renommée, ne pourroit-on pas tenter la voie d'un Concours; la chose en vaudroit sûrement bien la peine; et peut-être seroit-ce encore le meilleur expédient.

Pour ce qui regarde les devoirs d'un tel Professeur, il n'est pas besoin d'en parler;

un sujet choisi, comme je viens de le dire, en sentiroit bien, sans doute, l'étendue, et l'importance. Je dirai seulement qu'il seroit très bien d'établir l'usage qui règne, en d'autres Ecoles; c'est qu'un Professeur d'Eloquence est chargé, tous les ans, d'y prononcer un Discours sur quelq. Sujet intéressant; et alternati-vement en langues latine, et nationale; ce qui ne peut que donner plus de crédit et d'autorité à ses leçons. Je dirai aussi qu'il seroit bon d'accoutumer MM. les Candidats à composer de petits Discours sur des matières utiles et agréables, non seulement en Polonois, mais encore en Latin, afin de se rendre cette langue un peu plus familière, et qu'on ne les accuse pas un jour d'ignorance à cet égard.)

On sçait d'ailleurs que les préceptes s'ou-blient bien vite, quand on n'en fait pas souvent l'application; et qu'on ne

-fait par l'essai de ses forces, dans les differens genres d'Etudes, aux quelles on veut donner son attention. /.

Je sens que l'Etablissement de cette chaire, et de celle de Logique ne peut encor avoir Lieu, à cause des depenses qu'exiger maintenant la Continuation du Jardin botanique; ouvrage utile et important qu'il est bon d'achever, avant tout, s'il est possible; mais quand il le sera une fois, ou près de l'être; je crois qu'on rendra un service réel à L'université, d'y eriger, sur un bon pied, les deux chaires dont je viens de parler. /.

5.ème Moyen.

Le bon Ordre dans Les Leçons.

Je ne sçais pas si je me trompe, mais il

il me semble que M.M. les Candidats embrassent trop d'objets et de Leçons à la fois; et qu'ils sont un peu trop agités voulant là dessus; Comme la durée de leur Education est de quatre ans ne seroit-il pas mieux qu'on les fit aller par gradation d'une Science à une autre que de les appliquer à toutes ensemble, comme si tous les Esprits étoient assez robustes et assez vigoureux pour y suffire; et qu'on ne craignit pas de les énerver, en les surchargeant.

Jusqu'à présent, j'en conviens, il n'y a pas encor grand mal; mais il y pourroit y en avoir, quand on aura établi toutes les chaires qui sont encore nécessaires à l'Université. Il en resulteroit alors une confusion singuliere, si l'on n'y établissoit par la gradation la plus naturelle, et le meilleur ordre possible; La surabondance de tant de principes differens seroit à coup sur, aux Etudians plus nuisible que

profitable, parcequ'ils n'auroient plus assez de temps, pour y réfléchir; et l'on scait que sans réflexion, il n'y a guères de progrès à espérer, dans quelque science que ce soit. J'aimerois assez qu'on eut soin de bien observer, pour quelle espèce d'Etude un Candidat a le plus de goût et de passion; afin de l'appliquer ensuite, uniquement à ce qu'il aimeroit davantage. Cette attention de la part de l'Université auroit surement de très bons Effets; des gens qui se dévouent de bonne heure, à un genre d'étude pour lequel ils ont du goût, et des dispositions, finissent par y réussir; et souvent par y exceller.

Pourquoi faut-il par exemple, qu'un Candidat qui n'aura pas grand goût pour l'Etude du droit, ou des Mathematiques, en suive les Leçons, trois ou quatre ans. ne suffiroit-il pas qu'il en eût une teinture, mais qu'il y donna un temps considérable?

qu'il pourroit consacrer à une Etude plus favorite, c'est ce qu'on n'y peut guères apporter. pour vouloir trop bien faire, on fait quelquefois mal; si l'Université n'ambitionnoit que des homes universels en fait de sçavoir; Elle n'en auroit jamais que de superficiels; non omnis fert omnia tellus.

6.ème Moyen.

Institution et distribution de prix annuels.

On l'a dit, depuis long temps, honos alit artes; c'est le nobile calcar dont parle horace, et qui souvent opère des prodiges; si les homes faits sont sensibles aux honeurs et aux recompenses dont on couronne leurs victoires et leurs travaux; les jeunes gens bien nés, et bien élevés ne le sont pas moins, j'en ai mille fois vû la preuve; et personne

n'ignore combien les louanges et les recom-
-penses, distribuées sagement et à propos,
peuvent exciter d'ardeur et d'Emulation.
Je sçais que l'Illustre Comission n'a point
oublié cet Article intéressant; et qu'elle
lui a donné place, dans ces Statuts; mais
peut-être n'a t'elle pas assez songé à la
maniere dont il falloit distribuer des prix
aux sujets les plus Laborieux et les plus
méritans; ce qui cependant est essentiel;
car la maniere de donner doit surtout
valoir ici beaucoup plus que le Don; or
la meilleure de toutes, quand il est question
d'encourager le mérite naissant est de le
produire au grand jour, et de le couronner
avec autant d'éclat et de solemnité qu'il
est possible. Cet acte publice devient alors
un nouveau ressort d'Emulation plus
efficace, et plus puissant; quelle gloire
plus douce et plus séduisante aux yeux
des jeunes gens que celle d'être loués, et

couronnés au milieu d'une nombreuse as-
semblée et souvent en présence de leurs
amis, et de leurs Parens. Cela seul est
quelquefois capable de reveiller les esprits
les plus engourdis, et les coeurs les plus froids
et les plus indifferens, et souvent l'on voit
se developper des talens cachés dont on ne
se doutait pas, et auxquels il ne falloit que
l'aiguillon d'une gloire précoce.

Quant à la nature des recompenses et
des prix à distribuer aux jeunes gens, je crois
qu'il ne faut ni or, ni argent, ni médaille
mais des bons Livres seulement, des livres
à leur portée, et de leur goût, et dans
le genre de sciences et d'études où ils ont
remporté la Victoire; afin qu'ils ap-
prennent à les aimer toujours davantage
puisqu'ils sont la source de leur gloire.
J'ai vu en France, des Etudians qui n'avoient
point de thrésors plus chers à leurs yeux,
que les beaux Volumes qu'ils avoient eu

pour prix de leur application et de leur succès ; ils en faisoient la base glorieuse de leur petite bibliothèque ; ils les contemploient souvent, avec complaisance, et n'en devenoient que plus curieux d'apprendre et de s'instruire de plus en plus./.

Mais il faudroit que ces sortes de prix ne fussent adjugés qu'après un serieux examen qui se feroit à la fin de l'année scholastique ou bien au bout de chaque Cours de physiq.e ; mathématique &c.... On se garderoit bien d'indiquer, aux Concurrens, les sujets sur les quels ils seroient examinés ; mais on les tireroit au sort, afin que dans l'incertitude de ce qu'ils auront à répondre ils se préparent également bien sur toutes les matières ; ce qui paroit n'avoir jamais été pratiqué dans l'Université, si j'en juge d'après ce que j'ai vû aux examens publics de la 1.ere année de la réforme, et ce qui pourtant mériteroit

bien

d'être adoptés et mis en usage, pour le plus grand bien des Etudiants.

Il faudroit aussi que Personne ne fut exclus de cet examen honorable. L'admission générale de tous les disciples des hautes Ecoles ne peut que donner plus d'Emulation à M.M. les Candidats. ne seroit-ce pas une grande honte pour Eux, si par Exemple, en Mathematique, ~~ou~~ en physique, un Sujet, qui n'est pas Candidat, venoit à en remporter le prix.

On sent bien qu'on pourroit faire, à peu près, la même chose, pour exciter l'Emulation, et le point d'honneur dans les Ecoles palatinales./.

Moyens d'amélioration
pour
L'Education morale

C'est ici le plus délicat, le plus difficile et le plus sacré des Devoirs de l'Université, et surtout à l'égard des Candidats qui sont proprement ses Enfans, et qui seront, un jour, ses représentans et ses héritiers; c'est le grand Objet qu'Elle ne doit jamais perdre de vûe, dans toutes ses opérations, si Elle veut répondre dignement aux voeux de l'Illustre Commission, et bien mériter de la Patrie.

Le reste n'est presque rien, en comparaison; quid Leges sine moribus, dit-on sans cesse; ne pourroit-on pas dire aussi, quid artes, quid scientiae sine moribus? qu'est-ce que le sçavoir, sans la vertu? bien peu de chose en verité. Et les Ecoles publiques ne seroient guère que des Monumens de vanité et d'orgueil, si l'on n'y pensoit qu'à la science, sans songer à la Vertu; et-

si l'on ne tâchoit pas d'inspirer aux jeunes gens, l'amour des devoirs, avec l'amour des Lettres; et qu'on ne s'y fit pas une gloire d'y enseigner, plus encor par des exemples que par des paroles, combien les bonnes Moeurs ajoutent de prix et d'éclat aux Talens.

Mais comment faut-il s'y prendre pour améliorer les Moeurs de la Jeunesse; et pr les diriger efficacement vers le bien, et la vertu? ... Il y a, sans doute, pour cela, bien des moyens differens; Mais ceux qui me paroissent les plus propres à opérer l'amélioration dont il s'agit, sont les suivans.

1er Moyen.

Inspirer le respect et l'amour de la Religion.

La Religion bien entendue est la base, et le fondement le plus solide de toutes les vertus morales; ainsi l'on ne sçauroit trop en recommender le respect et l'amour aux jeunes gens. Malheur aux Professeurs, qui contens de la gloire qui vient de la science,

songeroient peu à celle qui est le fruit de la vertu! L'enseignement même des choses profanes et des Sciences les plus abstraites ne dispense pas un Professeur de ramener quelquefois ses disciples aux grands principes de la Morale, et de la religion; l'occasion s'en présente souvent, au moment même où l'on y pensoit le moins; qu'il est beau alors de la saisir adroitement, et de montrer, en passant, et comme par une inspiration subite, le respect qu'on a pour les vérités sublimes et consolantes de la religion. de petites digressions de cette nature vaudroient souvent bien mieux que des sermons; surtout quand elles viendroient de la part des Professeurs qui ne sont point obligés, par état, d'enseigner la religion. Combien de belles choses par exemple, un Professeur d'astronomie, ou de Physique, ou de Medecine, ou de Chirurgie même, ne pourroit-il pas dire quelquefois, sur la grandeur, la bonté, la Providence, et l'immensité de Dieu; ainsi que sur la foiblesse les infirmités et les besoins continuels de l'homme et la dépendance où il est de l'être suprême à

qui seul

il doit tout ce qu'il est. &c. &c...

II.
Moyen.

Inspirer le Zêle et l'amour du Travail.

Un Professeur qui n'auroit pas ce talent ne mériteroit pas, en vérité, de l'être. Je sçais qu'on ne réussit pas à l'égard de tout le monde; Il y a des ames naturellement paresseuses et apathiques que presque rien ne peut réveiller; Mais je sçais bien aussi que, quand on a un certain nombre de disciples, sans aller loin, on vient à bout avec un peu de patience de faire aimer, du moins à une partie, ce que l'on aime soi-même; quand on obtient des meilleurs sujets l'application et le zêle qu'on desire d'eux; c'est l'essentiel; on gouverne alors plus aisément les autres; on doit les forcer au travail, s'ils ont le malheur de ne pas l'aimer peut-être l'aimeront-ils, un jour; et alors ils nous sçauront gré de la sage fermeté que nous aurons mis en usage pour les porter à l'amour du travail. L'avantage précieux, qu'ils en retireront tous, sera inestimable;

Non seulement ils en deviendront plus savans mais encor plus vertueux; car l'amour du travail, et le désir de l'instruction est après la religion, la meilleure sauve-garde des bonnes mœurs. C'est en secondant, et en irritant ce noble désir pour l'instruction qu'on peut donner le change aux passions dangereuses, et garantir les jeunes gens des pièges de la tentation, du désordre et de la corruption des mœurs. On ne sçauroit donc trop recommender à M.rs les Candidats l'amour du travail, puisque, sans cela, ils n'auroient jamais ni les talens, ni les vertus qui leur sont absolument nécessaires, pour remplir un jour, en honnêtes hommes, les devoirs honorables de leur Etat.

9.ème Moyen.

Donner le bon Exemple

L'exemple est la voie abregée de la persuasion; et c'est sans contredit le mieux obéi de tous les Maîtres; Les jeunes gens sont plus fins qu'on ne le pense, ils ont, pour l'intérêt de leurs petites passions, le tact fort déliat;

et ils scavent très bien déviner le foible de leurs supérieurs. Un Professeur a pour l'ordinaire, autant d'argus que de Disciples; surtout, quand ce sont des adolescens; Le feu du sang qui comence à bouillonner dans leurs veines les tient éveillés, sur tout ce qu'ils voyent; Leurs Parens et leurs maitres sont les premiers objets de leurs observations; s'ils reconnoissent qu'ils sont constamment raisonables, Laborieux, sages et vertueux; ils ne peuvent que les en aimer davantage, parcequ'ils en sont nécessairement plus heureux, sous leurs soin; et de l'amour des Personnes, à l'imitation de leurs vertus, le chemin n'est pas long, pour les ames sensibles et bien nées. Si au contraire, ils les voyent indolens, capricieux, coleres, voluptueux; tout est perdu; ils sont tentés de croire que la vertu n'est qu'un nom; et qu'il n'y a plus rien de réel que le plaisir. Il est donc infiniment essentiel que MM. les Professeurs s'observent si bien eux mêmes, dans toutes leurs actions, qu'ils ne donnent jamais de prise sur eux; paroles et

S'ils veulent être estimés et aimés de leurs disciples, qu'ils aiment et qu'ils estiment eux-mêmes la religion et la vertu; qu'ils mettent toujours le bon exemple à côté du bon précepte. C'est alors que le respect pour les Moeurs régnera dans le coeur des jeunes gens; et que les choses iront en conséquence, de mieux en mieux; [illegible]. Mais afin que les Professeurs donnent toujours le bon Exemple, l'Université doit y veiller; c'est un de ses devoirs les plus importans; s'il en étoit qui eussent jamais le malheur de donner du scandale, par l'irrégularité de leur conduite, ou le relâchement de leur doctrine, elle doit alors sévir, contre eux, et ne plus les souffrir dans son sein.

Il seroit aussi de son intérêt et de son devoir de montrer la même rigueur à l'égard des jeunes gens dont les moeurs sont déréglées, et surtout à l'égard des candidats qui n'en auroient pas d'aussi bonnes que la dignité ou pour mieux dire, la sainteté de leur vocation doit l'exiger.

5.e Moyen.

Louer et récompenser
les
Jeunes gens vertueux.

On punit le Vice; et on a raison; mais rarem.t
On récompense la Vertu; et surement on
a tort; ce n'est pas que l'homme vertueux
ait besoin de cela, pour faire le bien, puis-
qu'il est naturellement désintéressé, et modeste;
et que d'ailleurs il trouve, dans son propre
cœur, la plus douce de toutes les récompenses;
mais ceux qui ne sont pas encore vertueux ont
besoin du spectacle de la vertu heureuse et
récompensée, pour l'estimer davantage, et
l'aimer, au moins, un peu, par intérêt, sauf
à purifier ensuite les motifs de cet amour.
J'aimerois à voir donner, tous les ans, ou
au moins, tous les deux ans, ce beau et touchant
spectacle aux Elèves de l'Université. Qui
est-ce qui empêcheroit d'accorder aux bonnes
mœurs et à la vertu, ce qu'on peut donner
à la science, et aux talens?... Mais il faudroit
qu'il y eut deux ou trois prix à distribuer, chaq.
fois; et même plus, si cela devenoit nécessaire;

bien entendu, qu'on accorderoit la même
faveur aux Ecoles Palatinales, qui méritent
ainsi que les hautes Ecoles, des Encouragemens
et des égards. Il faudroit aussi donner, à la
distribution de ces prix de Vertu, le même
éclat, et la même Solemnité qu'à ceux de
Science; La Vertu même dut-elle en rougir;
quoiqu'une institution de ce genre seroit
en quelque façon, même pour Elle, comme je
l'ai dit, que pour ceux qui ne connaissent pas
encore combien il est doux et glorieux d'être sage
et vertueux. On pourroit donner aux Jeunes
gens qui, par la pureté de leurs mœurs, et
la constance de leurs Vertus, auroient fixé sur
eux, les regards du Public, et mérité les suffrages
de l'université, on pourroit, dis-je, leur
donner d'excellens ouvrages de morale, et de
religion, sur la couverture desquels il seroit
bien de graver les armes de l'Illustre Com-
mission, ou des bienfaiteurs généreux par
lesquels ces sortes de prix seroient fondés.
On pourroit, si l'on vouloit, donner des médailles
au Lieu de Livres, avec une inscription
rélative à l'objet du prix; mais j'avoue
que je donne toujours la préférence aux
bons livres

quand

quand il est question de recompenser les jeunes gens./.

5ème Moyen./.

Surveillance générale et particulière de l'Université./.

Le Gouvernement des Moeurs est une tâche si difficile, même quand il n'a rapport qu'à un petit nombre d'individus, dispersés çà et là qu'un seul homme ne peut guères y suffire quelque zèle qu'il ait d'ailleurs. Mille et milles choses peuvent lui échapper dont il seroit cepend.t bon qu'on eût connaissance; souvent il ne faut qu'une seule action, qu'un seul trait de caractère, pour faire voir ce qu'on peut craindre ou espérer d'un jeune homme. Ce n'est pas que jamais la Vigilance doive dégénérer en Espionage; come si l'on ne cherchoit qu'à trouver des coupables; Je veux seulement faire entendre que la surveillance de l'université doit ressembler à celle d'un bon Pere, ou d'une bonne Mere qui seroit au desespoir qu'il arrivât du mal à ses

Enfans, et qui tâche, en conséquence, de le prévenir, par tous les moyens ingénieux que la tendresse peut inspirer.

Les jeunes gens sçavent fort bien distinguer les précautions douces et touchantes de l'amitié, de celles qui ne sont que l'ouvrage du rigorisme, de la morgue, et de l'humeur. Ils ne s'y méprennent jamais; s'ils ont l'ame bonne, ils sont sensibles aux premières, ils en sont même attendris quand ils y réfléchissent; mais les secondes ne sont souvent propres qu'à les aigrir, et à les révolter; parceque pour peu qu'ils ayent de sentiments et d'honneur, ils n'aiment pas qu'on se défie trop d'eux, tout jeunes et tout inexpérimentés qu'ils peuvent être. Il est donc nécessaire d'user d'une grande circonspection dans la surveillance des Candidats: Il faut qu'elle soit un ministère de bonté, d'amitié et de charité; et pour ceux-ci l'Université, en corps, ne doit jamais cesser de montrer le plus vif et le plus véritable intérêt pour la réussite des Candidats.

Il faut qu'elle ait soin de se faire rendre de temps, en temps, un compte fidele de leur conduite, de leurs progrès, de leurs moeurs et de leurs talens; Il faut que chacun de nous en particulier, se fasse une gloire de [illegible] de partager la vigilance, et les sollicitudes de L'université, sur un point si essentiel, en observant, autant que les occasions pourront le permettre, les goûts, les habitudes, et les dispositions de ces jeunes gens, et en tâchant de les diriger vers le bien: ce à quoi la qualité de Professeurs nous facilite les moyens; car on reçoit volontiers des conseils d'ami de ceux qu'on respecte comme maîtres; Il faut enfin que tout ce qu'on fait pour eux se fasse de bonne grace, et de bon coeur, afin qu'ils en soient touchés, et qu'ils soient intimement persuadés qu'on ne désire en tout que leur plus grand bien; et que on ne les surveilleroit pas ainsi; ni qu'on ne se donneroit pas tant de soins, et tant de peines pour eux, si on ne les aimoit pas tendrement; et si on n'espéroit pas qu'ils feront un jour, le bonheur et la gloire de L'université

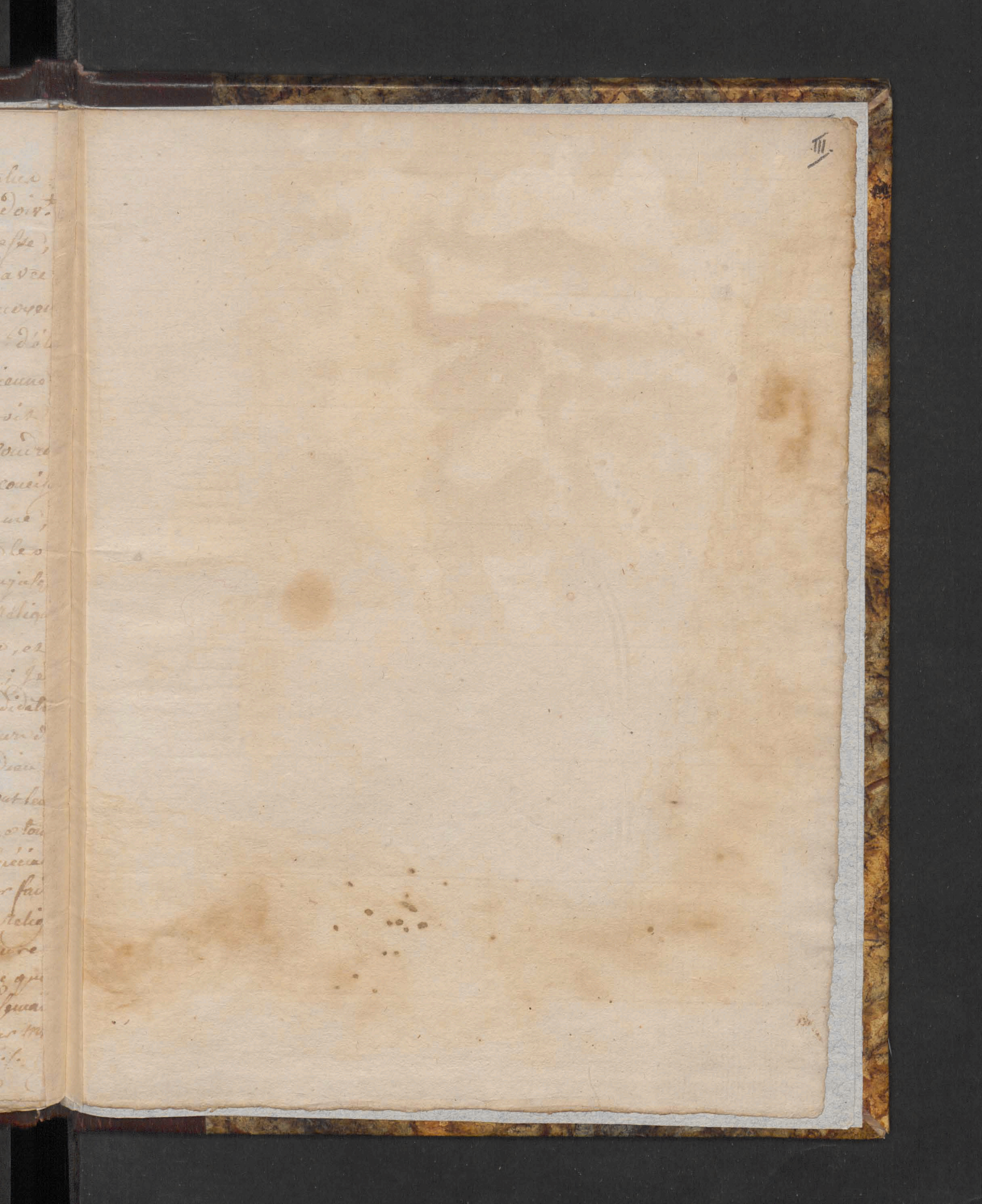
6.eme Moyen.

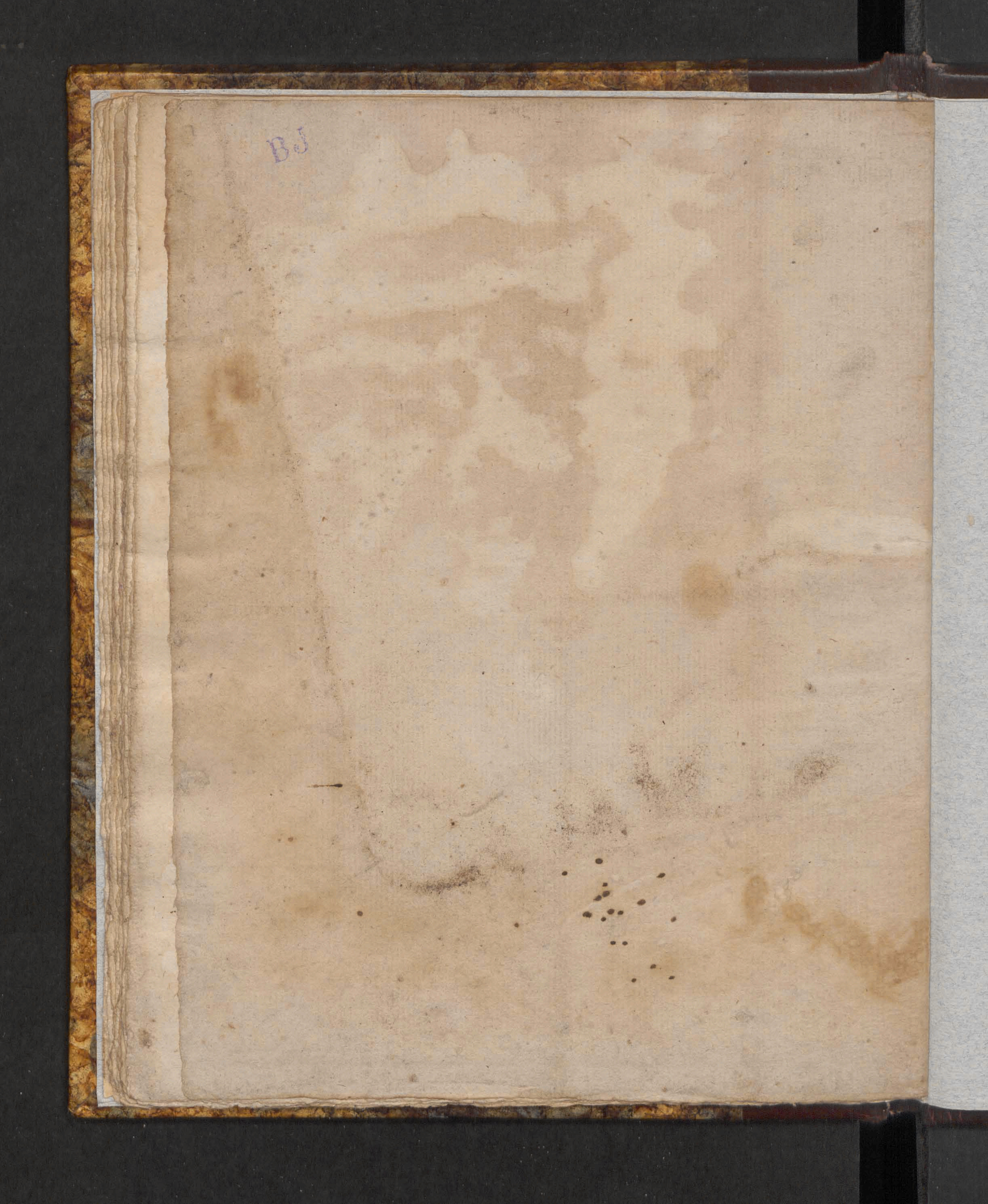
Etablir un petit cours de Morale purement chrétienne en faveur de MM. les Candidats.

On n'est jamais meilleur Citoyen que lorsqu'on est vraiment chrétien; On ne remplit jamais mieux les devoirs de son Etat, que quand on le fait par un motif aussi sublime que celui de la Religion; Des Professeurs, par Exemple, qui sont pénétrés de son Esprit, ne peuvent qu'en mieux sentir l'importance et l'étendue de leurs obligations; ils sçavent qu'ils en rendront un jour, à l'être suprême, le compte le plus rigoureux; et que les moindres prévarications dans l'enseignement public, sont presque toujours très griêves aux yeux de Dieu, à raison du scandale, et des suites funestes qui peuvent en resulter; ils sçavent enfin qu'à l'exemple de J. C. ils ne sont pas établis pour détruire la loi, mais pour l'accomplir: non solvere legem, sed adimplere; qu'ils ne sont pas seulement choisis pour répandre la lumière des Sciences; mais aussi pour inspirer l'amour de toutes les vertus sociales et chrétiennes &c. &c..

Il est donc infiniment intéressant de jetter, dans l'ame de tous ceux qui aspirent, à l'état honorable de Professeurs publics, les fondemens les plus solides du

du Christianisme ; et de leur inspirer le plus
grand respect pour la Religion, dont ils doivent
être, en qualité de précepteurs de la Jeunesse,
les amis et les soutiens. Or pour le faire avec
plus de succès, je ne vois pas de meilleur moyen
dans l'état actuel des choses à Cracovie, que d'éta-
blir un petit cours de Morale purement chrétienne
en faveur de MM. les Candidats, et qui servit
come le couronnement de leur Education. Je voudrois
que dans ce cours, on demontrat d'une maniere concise
mais solide, la vérité et l'excellence du Christianisme,
et la supériorité de sa Morale sur celle de tous les
Législateurs, et de tous les Philosophes qui ont paru jusqu'à
nos jours ; Je voudrois qu'on y fit voir combien la religion
de J. C. est aimable ; combien elle est consolante, et
combien elle est faite pour le bonheur de l'homme ; Je
voudrois qu'on y fit bien sentir à MM. les Candidats
que tout ce qu'ils ont pu apprendre, dans le cours de
leurs Etudes, n'aura de veritable prix aux yeux de Dieu
et des hommes même, qu'autant qu'ils subordonneront leur
savoir aux règles de la vertu ; Je voudrois enfin que tout
ce qu'on leur dira fut adapté, d'une maniere toute spéciale
à la nature de leur vocation ; et put contribuer à leur faire
aimer encor plus leur Etat, en leur faisant aimer la Religion.
On pourroit consacrer, tous les Samedis, soir, une heure
à cette Leçon chrétienne. Il n'est sans doute personne qui
puisse regarder l'emploi d'une heure, prise sur chaque semaine
en faveur de la religion, come un surcroit de peine, pour MM.
Les Candidats ; car il n'en peut resulter que du bien. /.




BJ


IV

